

Juan Gabriel Vásquez, archéologue du passé colombien

Karim BENMILOUD

Né le 1^{er} janvier 1973, à Bogotá, Juan Gabriel Vásquez est sans nul doute l'un des auteurs colombiens les plus stimulants de ce début du XXI^e siècle. Romancier, nouvelliste, essayiste, traducteur littéraire (de l'anglais et du français), journaliste à ses heures, et auteur d'une œuvre déjà plus que conséquente, il a publié une dizaine d'ouvrages, dont certains ont été très remarqués par la critique internationale ces dernières années. À son actif, figurent notamment plusieurs romans, un recueil de nouvelles, *Los amantes de Todos los Santos* (*Les amants de la Toussaint*) publié en 2001¹, une biographie de Joseph Conrad datant de 2004, ainsi qu'un essai littéraire qui a marqué les esprits, *El arte de la distorsión*, publié en 2009.

Fils aîné d'Alfredo Vásquez Villareal et de Fanny Velandia, un couple d'avocats tous deux formés à la prestigieuse Universidad del Rosario à Bogotá, Juan Gabriel Vásquez Velandia fait d'abord ses études au Colegio Anglo-Colombiano de Bogotá, puis, en 1990, s'inscrit lui aussi en droit à la Universidad del Rosario, comme ses parents, et comme son oncle José María « Chepe » Villarreal, avocat de renom et lui-même professeur dans cette université². Dans cet environnement familial, le chemin de Juan Gabriel Vásquez est tout tracé et son destin naturel semble donc être le droit, comme en témoigne la dédicace de son mémoire de fin de cursus : « *A mi familia de abogados* » (À ma famille d'avocats). Parallèlement à ses études de droit, il suit malgré tout des études de Littérature, plus conformes à ses goûts, à la Pontificia Universidad Javeriana, toujours à Bogotá – université où il rencontrera celle qui deviendra son épouse, Mariana, et la mère de ses jumelles, Martina et Carlota –, et il fréquente assidument la Casa de Poesía Silva (du nom du poète José Asunción Silva).

Commencé en janvier 1996, et soutenu le 13 juin de la même année, son mémoire de fin de cursus, au croisement du droit et de la littérature, est dirigé

1. Publié pour la première fois en Colombie en 2001, le recueil de nouvelles *Los amantes de Todos los Santos* a été réédité en Espagne, chez Alfaguara, en 2008, avec deux nouvelles supplémentaires : « La soledad del mago » et « Lugares para esconderse ».
2. Sur le cercle familial de Juan Gabriel Vásquez, et sur sa trajectoire d'étudiant à la Universidad del Rosario (Bogotá), voir l'article en ligne : LA BARCENA Ensuncho de, « Juan Gabriel Vásquez, el estudiante », 7 mai 2011. URL : <http://ensuncho.blogspot.fr/2011/05/juan-gabriel-vasquez-el-estudiante.html> (consulté le 23 novembre 2016).

par le professeur Francisco Herrera et s'intitule *La venganza como prototipo legal en la Ilíada*³. Comme Vásquez l'avoue des années plus tard, en 2011, dans la « Note de l'auteur » qui précède l'édition de ce mémoire : « J'ai commencé à écrire cette thèse de licence en janvier 1996. Je venais de fêter mes vingt-trois ans et j'avais terminé mes études de droit six mois plus tôt, mais, à cette époque, j'avais déjà très clairement en tête que ni ces études ni ce diplôme qui allait les valider ne me serviraient à rien, car dès la troisième année de mon cursus j'avais découvert que la seule chose qui m'intéressait était de lire de la fiction et, éventuellement, d'apprendre à en écrire⁴. »

Quelques jours seulement après cette soutenance, Juan Gabriel Vásquez part pour Paris, sur les traces des grandes figures du « Boom », pour y faire des études de lettres et se consacrer à l'écriture. Kristine Vanden Berghe écrit : « le Colombien décide de voyager en Europe, avec l'espoir de suivre les traces des grands écrivains du Boom, Julio Cortázar, Gabriel García Márquez, Carlos Fuentes ou Mario Vargas Llosa, qui ont écrit leurs textes les plus connus loin de chez eux. Ainsi le jeune apprenti écrivain abandonne son pays pour découvrir Paris, ville qui par le passé représentait pour de nombreux écrivains latino-américains le centre de la vie littéraire⁵ ». Mais, plus inconsciemment, c'est sans doute aussi pour fuir la violence qui ravage son pays que Juan Gabriel Vásquez part pour l'Europe. Il témoigne ainsi vingt ans plus tard : « je ne l'ai compris que plus tard, je n'en étais pas conscient sur le moment. En 1996, je croyais partir pour des raisons littéraires seulement, car je voulais devenir écrivain et de manière absurde, j'étais convaincu que la seule manière de le faire était de sortir de Colombie et de suivre le chemin des gens que j'admirais, comme Vargas Llosa, Cortázar, et avant eux Hemingway et Joyce. Alors moi, Colombien qui avait étudié l'anglais mais ne parlait pas un mot de français, j'ai débarqué à Paris en 1996, parce que c'était la ville où il fallait aller si on voulait devenir écrivain⁶ ». Il y passe trois ans, de 1996 à 1999, projette un doctorat à l'université Paris 3 – Sorbonne

3. VÁSQUEZ Juan Gabriel, *La venganza como prototipo legal en la Ilíada*, Bogotá D.C., Editorial Universidad del Rosario (Facultad de Jurisprudencia, Universidad Colegio Mayor de Nuestra Señora del Rosario), avril de 2011 (le tirage de cette édition s'élève à 2 000 exemplaires). On peut également aujourd'hui consulter en ligne la préface et l'introduction de ce mémoire : <http://repository.urosario.edu.co/bitstream/handle/10336/11423/La%20venganza%20como%20prototipo%20legal.pdf?sequence=1>.

4. VÁSQUEZ Juan Gabriel, « Nota del autor » (Barcelona, février 2011), dans *La venganza como prototipo legal en la Ilíada*, op. cit., p. 9 (nous traduisons).

5. VANDEN BERGHE Kristine, « Juan Gabriel Vásquez : découvrir pourquoi ce qui est obscur continue de l'être », *Culture. Magazine de l'Université de Liège*, mars 2014 : http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod_1464120/fr/juan-gabriel-vasquez-decouvrir-pourquoi-ce-qui-est-obscur-continue-de-letre (version PDF, p. 1, consulté le 23 novembre 2016). Sur ce point, voir notamment l'étude très complète de : VILLEGAS Jean-Claude, *Paris, capitale littéraire de l'Amérique latine*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2007. Pour une étude plus ancienne, on pourra également consulter : MOLLOY Sylvia, *La diffusion de la littérature latino-américaine en France au XX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1972. Nous renvoyons enfin à notre récent article : BENMILOUD Karim, « La recepción de la literatura latinoamericana en Francia (1960-2012) », in MÜLLER Gesine et GRAS Dunia (éd.), *América latina y la literatura mundial*, Madrid/Francfort, Iberoamericana-Vervuert, 2015, p. 129-142.

6. BOISSON Pierre et RÉGY Stéphane, « Juan Gabriel Vásquez : Ma génération connaît le bruit des balles (entretien à Barcelone) », *Society*, n° 26, 4 au 17 mars 2016, 72-75, p. 74.

Nouvelle sous la direction du professeur Claude Fell, éminent spécialiste français de la littérature hispano-américaine et traducteur, avant – contrairement à la légende qui prétend qu’il achève cette thèse – de renoncer finalement à son projet de recherches doctorales pour se consacrer entièrement à l’écriture.

Après cette expérience parisienne (en réalité partiellement décevante⁷), il choisit une nouvelle fois de se « décentrer » et d’affronter un environnement qui lui est profondément étranger, en allant s’installer dans les Ardennes belges. « C’est ainsi qu’il abandonne la Ville-Lumière pour la tranquillité d’un petit village des Ardennes belges où il restera une année, dont il dira plus tard qu’elle a probablement été la plus importante pour sa vie d’écrivain », rappelle encore Kristine Vanden Berghes⁸. Puis ce sera la Méditerranée, et Barcelone, l’une des plateformes les plus importantes pour les écrivains et les éditeurs de langue espagnole où il s’installe en 2000, et où il vivra une douzaine d’années – Barcelone d’où le phénomène éditorial du « Boom » de la littérature latino-américaine s’est d’ailleurs lancé à la conquête de la littérature mondiale avec le succès que l’on sait. Comme le souligne fort justement Gesine Müller dans le présent ouvrage, « il n’est sans doute pas fortuit que l’auteur, pendant ses années en Europe, ait choisi comme destination deux des centres mondiaux de la création et de l’industrie littéraires, Paris et Barcelone. Au siècle dernier, Paris fut, notamment pour les auteurs latino-américains dits de la Modernité et de la Postmodernité, le “nombril du monde littéraire” (Vásquez), [...] et en même temps, Paris est le lieu d’où ont surgi plusieurs œuvres du canon littéraire mondial, et pas seulement en langue française. Depuis une perspective latino-américaine, que l’on songe aux romans *Rayuela* (*Marelle*) de Julio Cortázar, par exemple, ou à *La casa verde* (*La maison verte*), de Mario Vargas Llosa, mais aussi à quelques-uns des romans les plus importants et majeurs de la littérature de langue anglaise, aujourd’hui inscrits dans le canon de la littérature mondiale, comme *l’Ulysse* de James Joyce⁹ ». Nul doute, donc, que ces deux villes – quelle que soit par ailleurs la façon dont l’auteur les a d’abord rêvées ou mythifiées – aient joué un rôle prépondérant dans l’essor du jeune écrivain colombien.

Aujourd’hui romancier en pleine maturité, à l’âge de 44 ans, il a déjà publié sept romans : deux romans de jeunesse, *Persona* (1997) et *Alina suplicante* (1999); puis, après ces deux coups d’essai, avec lesquels il a d’ailleurs pris ses distances aujourd’hui, cinq romans ambitieux, où sa maîtrise du genre

7. Il ajoute dans la suite de l’entretien publié en 2016 dans *Society* : « À Paris, en réalité, j’ai surtout fait du tourisme littéraire. J’étais ce que j’appelle un fétichiste de la littérature. C’est-à-dire que je parcourais toute la ville à la recherche des plaques sur les immeubles, de l’endroit où Joyce a écrit telle chose, de l’appartement où Flaubert a écrit *Salammô*, de tous les endroits où les personnages de *Marelle* de Cortázar avaient vécu et les cafés qu’ils fréquentaient. Je m’étais inscrit à des cours à la Sorbonne, j’avais une bourse, j’habitais près du Jardin des plantes, dans le V^e arrondissement, un tout petit appartement trop cher, et je passais mon temps à marcher dans Paris. Cela a été magique, pendant un an. Après, la magie a disparu. J’ai publié mon tout premier roman en 1997, et j’étais sur le point de publier le second quand je me suis rendu compte que ces deux livres me décevaient, que je m’étais trop pressé pour les publier. Je suis alors tombé dans une crise qui s’est transformée en une vraie bagarre avec Paris » (art. cité, p. 74).

8. VANDEN BERGHE Kristine, art. cité, p. 1-2.

9. MÜLLER Gesine, dans le présent ouvrage (nous traduisons).

impressionne : *Los informantes (Les dénonciateurs)*, 2004 ; *Historia secreta de Costaguana (Histoire secrète du Costaguana)*, 2007 ; *El ruido de las cosas al caer (Le bruit des choses qui tombent)*, 2011 ; *Las reputaciones (Les réputations)*, 2013, et enfin *La forma de las ruinas (Le corps des ruines)*, 2015.

Mais l'essor de Juan Gabriel Vásquez s'inscrit aussi dans un mouvement beaucoup plus large, qui atteste du spectaculaire renouveau de la littérature colombienne depuis plus de quinze ans, et dont témoignent les importants prix littéraires dont ont été lauréats de nombreux écrivains colombiens ces dernières années. Dans un article publié en 2012, Camilo Bogoya récapitulait ainsi : « Mario Mendoza gagne le Prix Biblioteca Breve décerné par Seix Barral avec *Satanás* en 2002, Laura Restrepo le Prix Alfaguara en 2004 avec *Delirio*, Evelio Rosero le Prix Tusquets avec *Los ejércitos* en 2006, William Ospina le Prix Rómulo Gallegos pour *El país de la canela* en 2009, Antonio Úngar le Prix Herralde avec *Tres ataúdes blancos* (2010) et Juan Gabriel Vásquez le Prix Alfaguara avec *El ruido de las cosas al caer* (2011). À aucun autre moment de leur histoire, les lettres colombiennes n'avaient bénéficié, dans le panorama international, d'une diversité aussi contraire à leur tradition monolithique¹⁰. À un critique qui remarquait le « mini Boom » que connaît actuellement la littérature colombienne, Juan Gabriel Vásquez lui-même acquiesçait en 2016 : « Je fais souvent remarquer que lorsqu'on entre aujourd'hui dans une librairie en Colombie, on trouve sur la table des dernières parutions les ouvrages d'écrivains de générations différentes qui produisent de nouveaux livres. Prenons Álvaro Mutis [1923-2013] ; Tomás Gonzales, né dans les années quarante ; Héctor Abad, dans les années cinquante, [Santiago] Gamboa, né dans les années soixante, et moi, qui suis né dans les années soixante-dix. Et il y a encore après moi une génération de jeunes écrivains pleins de vitalité. Oui, il y a aujourd'hui une sorte de vertige narratif en Colombie¹¹. »

JUAN GABRIEL VÁSQUEZ : CHRONIQUE D'UN SUCCÈS ANNONCÉ

Revenons plutôt sur la trajectoire de notre auteur. Dès 2007, à seulement trente-quatre ans, il figure sur la liste très sélective de « *Bogotá 39* », soit les « 39 écrivains latino-américains de moins de 39 ans » les plus prometteurs (sur 200 écrivains pré-sélectionnés) choisis à l'occasion de Bogotá capitale mondiale du livre (co-organisé par l'UNESCO et le Hay Festival) à l'issue d'un concours présidé par trois écrivains colombiens : Óscar Collazos, Piedad Bonnet et Héctor Abad Faciolince. Club très fermé que ce « *Bogotá 39* », où figurent également l'Argentin Andrés Neuman, le Bolivien Rodrigo Hasbún, la Cubaine Wendy Guerra, les Mexicains Alvaro Enrigue, Fabrizio Mejía Madrid, Guadalupe Nettel

10. BOGOYA Camilo, « Posturas e imposturas en la nueva narrativa colombiana: el caso de Juan Gabriel Vásquez o el arte de la traición », in *Les Ateliers du SAL 0*, Paris, 2012, 38-48, p. 39 (nous traduisons). URL : <https://lesateliersdusal.files.wordpress.com/2012/03/bogoya.pdf> (consulté le 26 novembre 2016).

11. RABÍ Alonso, « Juan Gabriel Vásquez: la novela que nació de un hueso perforado », *Ojo público*, Lima (Pérou), Domingo, 14 fév. 2016 (nous traduisons). URL : <https://ojo-publico.com/160/juan-gabriel-vasquez-la-novela-que-nacio-de-un-hueso-perforado> (consulté le 26 novembre 2016).

et Jorge Volpi, les Péruviens Santiago Roncagliolo et Iván Thays, le Dominicain Junot Diaz (qui obtiendra dès l'année suivante le Prix Pulitzer pour son roman *The Brief Wondrous Life of Oscar Wao*) ou encore le Vénézuélien Rodrigo Blanco Calderón, qui confirmeront ensuite brillamment les espoirs qui avaient été placés en eux¹². Comme l'écrit justement le critique espagnol José Manuel Fajardo, « ils sont tous nés après la publication de *Cent ans de solitude*, il y a quarante ans, et on retrouve dans leurs œuvres cette communauté d'expériences entre écrivain et lecteur que Julio Cortázar invoquait comme raison d'être du boom. [...] À l'époque de la mondialisation, l'expérience de l'émigration vers l'Europe ou les États-Unis, la construction traumatisante de l'individu dans la société de masse et l'approche de la politique par le biais de l'ironie sont présentes dans beaucoup de leurs textes¹³ ».

Rien d'étonnant, donc, à ce que depuis 2007, les ouvrages de Juan Gabriel Vásquez aient été finalistes ou aient obtenu d'importantes reconnaissances et des prix internationaux prestigieux. Son premier roman abouti, *Los informantes* (2004), traduit en anglais en 2008, est ainsi finaliste du Independent Foreign Fiction Prize au Royaume-Uni en 2009¹⁴. Lauréat du Prix Qwerty (Barcelone) et du Prix Fundación Libros & Letras du meilleur livre de fiction (Bogotá, 2007) pour *Historia secreta de Costaguana*, Juan Gabriel Vásquez a ensuite reçu le Prix Alfaguara du Roman (2011) pour *El ruido de las cosas al caer*. Véritable institution littéraire, le Prix Alfaguara du Roman, créé en 1965, a d'abord surtout récompensé des écrivains espagnols, de 1965 à 1972 (à l'exception du Chilien Carlos Droguett en 1970), avant d'être abandonné pendant vingt-cinq ans.

Mais, suite au rachat de Alfaguara par le groupe espagnol Santillana, en 1980, le Prix Alfaguara renaît ensuite en 1988, dans une version beaucoup plus ouverte à la littérature latino-américaine, comme en témoigne la liste des lauréats, qui comprend notamment le Nicaraguayen Sergio Ramírez (*Margarita, está linda la mar*, 1998), les Mexicains Elena Poniatowska (*La piel del cielo*, 2001) et Xavier Velasco (*Diablo guardián*, 2003), les Colombiens Laura Restrepo (*Delirio*, 2004) et Jorge Franco (*El mundo de afuera*, 2014), le Péruvien Santiago Roncagliolo (*Abril rojo*, 2006), l'Hispano-argentin Andrés Neuman (*El viajero del siglo*, 2009), le Chilien Hernán Rivera Letelier (*El arte de la resurrección*, 2010), l'Argentin Leopoldo Brizuela (*Una misma noche*, 2012), etc. Une liste d'auteurs confirmés, et même pour certains prestigieux, que le nom de Juan Gabriel Vásquez, et le roman *El ruido de las cosas al caer*, ne départent pourtant

12. Le succès de ce projet donna naissance à un projet similaire pour le monde arabe, *Beirut39*, à l'occasion de Beyrouth capitale mondiale du livre en 2009, puis à *Africa39*, à l'occasion de Port Harcourt (Nigeria) capitale mondiale du livre en 2014, deux événements également placés sous le haut patronage de l'UNESCO. Dix ans après le concours de 2007, une nouvelle édition, baptisée « Bogotá 39-2017 », a permis d'élire trente-neuf nouveaux auteurs, avec l'aide de Leila Guerriero, Carmen Boulosa et Darío Jaramillo.

13. FAJARDO José Manuel, « Lettre de Bogotá : les voix nouvelles de l'Amérique latine », *Le Monde*, 21 septembre 2007.

14. Cette année-là, le prix échoit finalement à un autre Colombien, Evelio Rosero, pour son roman *Los ejércitos* (2006), traduit en anglais sous le titre *The Armies* (2008), qui possède la caractéristique d'avoir été traduit en anglais par Anne McLean, la traductrice canadienne qui a également traduit *Los informantes* (*The Informers*, 2008) de Juan Gabriel Vásquez.

pas – tant s'en faut –, comme le suggère l'écrivain argentin Rodrigo Fresán, lorsqu'il évoque avec humour « un roman aux idées d'une grande maturité et d'une grande intelligence formelle, [...] un roman lauréat du Prix Alfaguara qui honore le Prix Alfaguara¹⁵ ». À l'issue d'une cérémonie qui se déroule tous les ans à Madrid entre le mois de février et le mois de mars, le roman auréolé par le Prix Alfaguara de Novela (aujourd'hui richement doté de 175 000 dollars) est ensuite très largement diffusé en Espagne, en Amérique latine, au Royaume-Uni et aux États-Unis, grâce au poids du géant éditorial Penguin Random House (devenu depuis 2013 le premier groupe éditorial mondial) dont fait aujourd'hui partie Alfaguara¹⁶. En témoigne par exemple la courte bande-annonce qui accompagne la sortie du roman, et que l'on trouve facilement sur YouTube¹⁷. En témoigne aussi le chiffre astronomique de six cents entretiens donnés par l'auteur colombien lors de la longue tournée de promotion de son ouvrage organisée par son éditeur dans les pays hispanophones. Juan Gabriel Vásquez déclarait ainsi en 2012 : « Six cents entretiens sur le même livre, c'est trop. Le Prix Alfaguara implique une bénédiction qui est en même temps une torture : l'obligation de présenter le livre dans tous les pays de langue hispanique. Pour un voyageur impénitent comme moi, c'était fantastique, cela m'a permis de connaître des pays que, sans un prétexte clair, je n'aurais probablement jamais visités [...] mais après une telle série d'activités [pour promouvoir le livre] je ressens une nécessité très intense de solitude, de m'enfermer de nouveau¹⁸. »

Enfin, si l'essor de la carrière littéraire de Juan Gabriel Vásquez doit sans nul doute beaucoup à la puissance de son éditeur Alfaguara, on relèvera aussi au passage que cette œuvre s'est pourtant construite *en dehors* d'une des plus belles « machines » à fabriquer de la littérature de qualité (à la « fabriquer », ou à l'« auto-légitimer », en en certifiant la qualité par la seule vertu de son label éditorial), à savoir l'éditeur indépendant Anagrama, fondé par Jorge Herralde en 1969, dont la maison d'édition se trouve, elle aussi, à Barcelone. L'œuvre de Juan Gabriel Vásquez s'est ainsi forgé une réputation de premier plan en dehors de ce que l'on a parfois pu appeler non sans une certaine ironie la « *anagramización* » (« anagrammisation ») de la littérature latino-américaine et espagnole,

15. FRESÁN Rodrigo, « El sonido de un novelista al ascender », *Página 12*, Buenos Aires (Argentine), 12 juin 2011 (nous traduisons). Ce texte avait été lu par Rodrigo Fresán lors de la présentation du roman à sa sortie à Barcelone un mois plus tôt. URL : <https://www.pagina12.com.ar/diario/suplementos/libros/10-4302-2011-06-18.html> (consulté le 23 novembre 2016).

16. En conservant le même sceau éditorial, la maison d'édition Alfaguara (et le prix qui lui est attaché) est ensuite rachetée par le groupe PRISA en 2000, qui la conserve jusqu'en 2014, date à laquelle le groupe PRISA cède sa filiale « Ediciones Generales » (qui comprend, outre Alfaguara, les éditions Taurus et Aguilar) au groupe multinational Penguin Random House, dont la division en langue espagnole, baptisée Penguin Random House Grupo Editorial, comprend déjà Plaza & Janés Editores, Lumen, Grijalbo (au Mexique), Sudamericana (en Argentine), etc. Depuis la fusion entre le groupe britannique Penguin et le groupe allemand Random House (propriété de Bertelsman), le 1^{er} juillet 2013, il s'agit du premier groupe éditorial mondial.

17. Bande-annonce mise en ligne le 7 juillet 2016. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=qWndvCtMERE> (consulté le 23 novembre 2016). Voir DE MAESENEER Rita, qui en propose une analyse dans le présent ouvrage.

18. DE MAESENEER Rita et VERVAEKE Jasper, « Un fósforo en la oscuridad. Conversación con Juan Gabriel Vásquez », *Confluencia: Revista Hispánica de Cultura y Literatura*, vol. 28, n° 2, University of Northern Colorado, primavera 2013, 209-216, p. 214 (nous traduisons).

c'est-à-dire cette lame de fond qui, notamment grâce au Prix Herralde du Roman (*Premio Herralde de Novela*, fondé en 1983), a impulsé, ou parfois simplement accompagné avec talent, les succès de Sergio Pitlor, Javier Marías, Enrique Vila-Matas, Alan Pauls, Juan Villoro, Martín Kohan, Juan Francisco Ferré, Álvaro Enrigue ou encore, plus récemment, Antonio Úngar ou Guadalupe Nettel¹⁹ – mais aussi et surtout la trajectoire météorique de cet écrivain mythique qu'est devenu Roberto Bolaño²⁰ –, jusqu'à les ériger en modèles indépassables du canon de la littérature contemporaine en langue espagnole.

En tout état de cause, en mai 2011, année qui constitue à bien des égards une année charnière dans la trajectoire du Colombien, à l'occasion de la publication en français de son recueil de nouvelles *Les amants de la Toussaint*, et alors que *El ruido de las cosas al caer* vient tout juste de sortir en Espagne, Jean Soublin écrit ainsi dans *Le Monde des Livres*, daté du 12 mai : « Juan Gabriel Vásquez, Colombien installé à Barcelone, a relativement peu publié, mais son roman *Les Dénonciateurs* (Actes Sud, 2008) a suffi à asseoir sa réputation internationale, celle d'un grand écrivain de la décennie²¹. » À peu près au même moment, l'écrivain colombien Héctor Abad Faciolince annonçait de son côté dans un billet plein d'humour publié dans *El Espectador* (qui commençait par évoquer un bref séjour fait dans l'appartement parisien de l'écrivain en herbe en son absence) : « Ses romans combinent une extraordinaire précision des mots avec des histoires construites à la perfection, dotées en outre d'une complexité éthique et vitale des plus rares dans la littérature hispano-américaine actuelle. De plus, l'armature [est] digne de l'habileté technique des meilleurs écrivains anglais, et sans doute aussi grâce à la saine influence de Mario Vargas Llosa. Je n'ai pas encore eu le plaisir de lire le roman qui vient de remporter le Prix Alfaguara [mais] je suis sûr que ce sera un grand roman²². »

Suite au Prix Alfaguara, qui a donné à Juan Gabriel Vásquez une visibilité qu'il n'avait jamais eue jusqu'alors, *El ruido de las cosas al caer* a ensuite obtenu le Prix Roger Caillois (2012), le English PEN Award (2012) et le Prix Gregor von Rezzori décerné par la ville de Florence (2013), été finaliste du Premio Valle-

19. On rappellera ainsi les principaux auteurs et romans primés par le Prix Herralde du Roman : Javier Marías pour *El hombre sentimental* (1986), Félix de Azúa pour *Diario de un hombre humilado* (1987), Vicente Molina Foix pour *La quincena soviética* (1988), le Péruvien Jaime Bayly pour *La noche es virgen* (1997), le Chilien Roberto Bolaño pour *Los detectives salvajes* (1998), Enrique Vila-Matas pour *El mal de Montano* (2002), les Argentins Alan Pauls pour *El pasado* (2003), Martín Kohan pour *Ciencias morales* (2007) et Martín Caparrós pour *Los Living* (2011), ou encore les Mexicains Juan Villoro pour *El testigo* (2004), Daniel Sada pour *Casi nunca* (2008), Álvaro Enrigue pour *Muerte súbita* (2013) et Guadalupe Nettel pour *Después del invierno* (2016). Le seul Colombien ayant remporté le Prix Herralde du Roman est Antonio Úngar, lauréat du Prix en 2010 pour son roman *Tres ataúdes blancos*.

20. D'où la question que pose encore une fois Rodrigo Fresán : « ¿Existe en usted –consciente o inconscientemente– alguna preocupación por no escribir a la Bolaño? », cf. FRESÁN Rodrigo, « El sonido de un novelista al ascender », art. cité.

21. SOUBLIN Jean, « Juan Gabriel Vásquez et ses effrayantes Ardennes », *Le Monde*, supplément *Le Monde des Livres*, 12 mai 2011 ; URL : http://www.lemonde.fr/livres/article/2011/05/12/juan-gabriel-vasquez-et-ses-effrayantes-ardennes_1520687_3260.html#FDR7xRyRKmdgBHUIJ.99 (consulté le 23 novembre 2016).

22. ABAD FACIOLINCE Héctor, « *El ruido de las cosas al caer* », *El Espectador*, 24 mars 2011. URL : <http://www.elespectador.com/opinion/el-ruido-de-cosas-al-caer>.

Inclán 2013 (Society of Authors, Londres), avant d'être récompensé par le Prix Impac (IMPAC International Dublin Literary Award, 2014), qui a la particularité d'être un prix dont les finalistes sont nominés par cent cinquante bibliothèques réparties dans trente-neuf pays (le roman de Vásquez, premier roman latino-américain primé en dix-neuf ans, ayant été proposé par la célèbre Bibliothèque Daniel Cosío Villegas, du Colegio de México, au Mexique, et Anne McLean, la traductrice canadienne de Juan Gabriel Vásquez).

Son avant-dernier roman, *Las reputaciones*, a ensuite reçu le prestigieux Prix de la Real Academia Española (2014) et, plus récemment, le Prix Carbet des Lycéens 2016 (qui lui a été remis en Guadeloupe le 4 mai 2016), et le Prix Casa de América Latina 2016 au Portugal. Enfin, à deux reprises, le romancier a aussi été finaliste du nouveau Prix Bienal de Novela Mario Vargas Llosa : pour sa première édition en 2014 (pour *Las reputaciones*)²³, puis pour sa deuxième édition, en 2016 (pour *La forma de las ruinas*)²⁴. Soit des prix obtenus dans son pays d'origine, la Colombie, mais aussi en Espagne, au Portugal, en France, en Italie, au Royaume-Uni et en Irlande.

L'œuvre de Juan Gabriel Vásquez a d'ores et déjà été traduite dans plus d'une vingtaine de langues, et notamment en anglais, français, italien, portugais, allemand, néerlandais, polonais, turc, etc. En France, le public et les lecteurs ont déjà eu maintes occasions de le rencontrer : il a notamment été invité au Festival « Belles Latinas » (Lyon, 2008), au Festival « Belles Étrangères » consacré aux écrivains colombiens²⁵ (organisé par le Centre national du livre, 2010), à la Villa Gillet (Lyon, 2012), au « Festival America » à Vincennes (2012), à la Comédie du livre (Montpellier, 2013), à la Maison des écrivains étrangers et des traducteurs de Saint-Nazaire (MEET, 2014), au Festival Biarritz Amérique latine (2017) entre autres sollicitations auxquelles il a répondu favorablement.

En 2012, à l'occasion du « Festival America » de Vincennes (20-23 septembre), où il présentait la traduction française de *El ruido de las cosas al caer* (*Le bruit des choses qui tombent*), Juan Gabriel Vásquez a notamment été l'invité de deux émissions radiophoniques sur les ondes françaises : d'abord dans « L'humeur vagabonde » de Kathleen Evin, sur France Inter, le 17 septembre²⁶ ; puis quelques jours plus tard, le 22 septembre, dans une émission retransmise en direct du festival America, « Le Carnet d'Or » d'Augustin Trapenard, diffusée sur l'antenne de France Culture, où il s'exprimait en français durant une heure, aux côtés de

23. Sur les 324 participants, les trois finalistes retenus étaient Juan Gabriel Vásquez pour *Las reputaciones* (Alfaguara) et les deux écrivains espagnols Rafael Chirbes pour *En la orilla* (Anagrama) et Juan Bonilla pour *Prohibido entrar sin pantalones* (Seix Barral), ce dernier s'étant *in fine* adjudgé le prix.

24. En 2016, c'est l'écrivain chilien Carlos Franz qui a été couronné pour *Si te vieras con mis ojos* (Alfaguara), les quatre autres finalistes étant le Péruvien Renato Cisneros (pour *La distancia que nos separa*), le Mexicain Héctor Aguilar Camín (pour *Adiós a los padres*), la Dominicaine Rita Indiana (pour *La mucama de Omicunlé*) et Juan Gabriel Vásquez, donc, pour *La forma de las ruinas*.

25. Les écrivains colombiens invités étaient : Héctor Abad Faciolince, Antonio Caballero, Jorge Franco, Santiago Gamboa, Tomás González, William Ospina, Juan Manuel Roca, Evelio Rosero, Gonzalo Sánchez, Antonio Úngar, Fernando Vallejo et Juan Gabriel Vásquez.

26. EVIN Kathleen, « Juan Gabriel Vásquez pour *Le bruit des choses qui tombent* », *L'humeur vagabonde*, Paris, France Inter, 17 septembre 2012. URL : <https://inter-frontproduction.dnm.radiofrance.fr/emissions/l-humeur-vagabonde/l-humeur-vagabonde-17-septembre-2012> (consulté le 26 novembre 2016).

son éditrice aux éditions du Seuil, Annie Morvan, et de sa traductrice Isabelle Gugnion²⁷. Deux ans plus tard, en 2014, et toujours en français, il était une nouvelle fois au micro de France Inter dans « L'humeur vagabonde » de Kathleen Evin, pour y faire cette fois la promotion de son roman *Les réputations*, au cours d'une émission d'environ une heure, dont il était également l'unique invité²⁸. Invitation renouvelée le 2 septembre 2017, dans la même émission, pour son roman *Le corps des ruines*.

Il faut dire que Juan Gabriel Vásquez a plusieurs cordes linguistiques à son arc, et que le fait de parler couramment trois langues, l'espagnol, l'anglais et le français²⁹, fait de lui un écrivain apte à diffuser très largement son œuvre auprès des médias, du public, des lecteurs et des critiques académiques du monde entier. De façon tout à fait symptomatique, on trouve ainsi en ligne sur la toile de longs entretiens de l'auteur colombien donnés dans un anglais très fluide dans les plus prestigieuses universités nord-américaines : université de Stanford (11 février 2013, avec le célèbre critique Jorge Ruffinelli³⁰), université de Harvard (à l'initiative de la School of Public Health, dans le cycle « Public Health and the Arts », 16 octobre 2014, avec Ichiro Kawachi), ou encore, au moins à deux reprises, à la Bibliothèque du Congrès à Washington D.C. (d'abord à l'initiative de la Hispanic Division et du Poetry & Literature Center, 18 mars 2014, avec Catalina Gómez ; puis dans le cadre du 2015 National Book Festival, 4 décembre 2015).

Enfin, les 1^{er} et 2 octobre 2015, l'université Paul-Valéry de Montpellier et l'Institut universitaire de France (IUF), avec le soutien de l'Institut des Amériques (IdA), ont organisé le premier grand hommage international qui ait été rendu à son œuvre, en réunissant autour de l'auteur lui-même une vingtaine de spécialistes, reconnus pour leurs travaux scientifiques sur la littérature colombienne et latino-américaine. C'est de cet hommage qu'est né ce livre.

JUAN GABRIEL VÁSQUEZ, HÉRITIER DU « BOOM »

Totalement inédit, le présent ouvrage est l'occasion de réunir pour la première fois les travaux d'éminents spécialistes de la littérature latino-américaine en général, et de la littérature colombienne en particulier, autour de cette

27. TRAPENARD Augustin, « Juan Gabriel Vásquez pour *Le bruit des choses qui tombent* », *Le Carnet d'Or*, Paris, France Culture, 22 septembre 2012. URL : <https://www.franceculture.fr/emissions/le-carnet-dor/page-49-passeurs> (consulté le 26 novembre 2016).

28. EVIN Kathleen, « L'écrivain colombien Juan Gabriel Vásquez pour son roman *Les réputations* », *L'humeur vagabonde*, Paris, France Inter, 9 septembre 2014. URL : <https://www.franceinter.fr/emissions/l-humeur-vagabonde/l-humeur-vagabonde-09-septembre-2014> (consulté le 26 novembre 2016).

29. Pour un de ses plus anciens entretiens en français que l'on trouve en ligne sur la toile, voir : DE NUNEZ Alexandre, « Juan Gabriel Vásquez, *Les dénonciateurs*, éd. Actes Sud », Paris, Fondation MSH, janvier 2008 : <http://www.ameriquelatine.msh-paris.fr/spip.php?article145> (consulté le 3 décembre 2016).

30. Relevons à propos de cet éminent critique ce passage de la « Note de l'auteur » qui figure en épilogue de *Les réputations* : « Je souhaite et dois aussi reconnaître la dette impossible à solder que j'ai envers Jorge Ruffinelli et Héctor Hoyos, de l'université de Stanford, dont l'hospitalité m'a permis de terminer ce roman dans un appartement situé à Oak Creek, à Palo Alto (Californie) » (*Les réputations*, Paris, Le Seuil, 2014, p. 187-188).

œuvre passionnante, qui gagne, année après année, de nouveaux lecteurs, et qui attire de plus en plus à la fois l'attention du grand public et celle de la critique spécialisée, dont la critique universitaire.

Il s'agit donc du premier livre entièrement consacré à l'écrivain, tant en France qu'en Europe et dans les Amériques. C'est, comme on pourra le constater, amplement mérité, tant ses ouvrages donnent à penser sur le monde contemporain, sur la société colombienne actuelle, et sur les enjeux de l'écriture romanesque en ce début de XXI^e siècle. Comme en témoigne avec éclat la table des contributeurs de l'ouvrage, les études proposées ici émanent d'une pluralité d'horizons culturels (Colombie, France, Espagne, Belgique, Allemagne, Mexique, Argentine) et académiques (dix-huit universités différentes sont représentées, réparties dans cinq pays), qui sont un gage de la volonté qui a été la nôtre de croiser les approches et les regards, et de faire se rencontrer et dialoguer ensemble des chercheurs de tous horizons autour d'une œuvre en plein essor.

Juan Gabriel Vásquez est en effet, sans conteste, l'un des écrivains colombiens les plus brillants de sa génération, qui s'affirme chaque jour davantage comme un possible successeur d'un de ses glorieux aînés du fameux « Boom », le Prix Nobel de Littérature 1982, Gabriel García Márquez (1927-2014), qui a occupé le devant – pour ne pas dire la totalité – de la scène littéraire colombienne pendant des décennies. Dès 2008, un critique anglais, Nick Caistor, écrit ainsi dans son compte rendu de lecture de la traduction anglaise de *Los informantes* pour le quotidien britannique *The Guardian* : « *But what about the new generation of writers from Colombia? Their efforts are almost obliterated by the overwhelming presence of Gabriel García Márquez, whose novels launched the school of magical realism and whose international renown has made it seem impossible for following generations to choose a different way to write*³¹. » Et l'on verra que, comme Marie-José Hanaï le montre ici-même, la solitude joue aussi un rôle fondamental dans l'œuvre de Juan Gabriel Vásquez, et notamment dans son recueil de nouvelles *Los amantes de Todos los Santos* – comme un lointain écho, et un discret hommage, à *Cent ans de solitude*, publié quarante ans plus tôt, en 1967. On relèvera en outre, et ce n'est pas un hasard, que les clins d'œil à Gabriel García Márquez sont nombreux dans l'œuvre de Juan Gabriel Vásquez³². De Gabriel García Márquez, Juan Gabriel Vásquez disait ainsi dans

31. CAISTOR Nick, « History's shadows (*The Informers*) », *The Guardian*, 24 may 2008 : <https://www.theguardian.com/books/2008/may/24/fiction2>; en 2009, un critique du *New York Times* écrit lui aussi à propos du même ouvrage : « *Like all Colombian writers of his generation (and no doubt those to come) Mr. Vásquez must labor in the shadow of the Nobel laureate Gabriel García Márquez, exponent of the literary style known as magical realism* » (ROHTER Larry, « In 1940s Colombia, Blacklists and "Enemy Aliens" », *New York Times*, 2 août 2009 : <http://www.nytimes.com/2009/08/03/books/03rohter.html> [consultés tous les deux le 29 novembre 2016]).

32. Sur ce point voir, par exemple, FRESÁN Rodrigo, « El sonido de un novelista al ascender », art. cité : « *¿Cómo se le ocurrió ese cameo de Cien años de soledad en El ruido de las cosas al caer? ¿Tótem en el patio de esa casa de los Buendía en Macondo o Tótem detrás de la barra de un bar llamado La Catedral?* » Ou encore, sous la plume de Philippe Lançon, et toujours à propos de *El ruido de las cosas al caer* : « Une lettre d'Elaine à ses parents nous apprend ce qu'elle pense en 1968 d'un roman récent, populaire et mal édité, *Cent Ans de solitude* : "Son espagnol est difficile à comprendre et ses personnages portent tous le même nom. C'est la chose la plus ennuyeuse que j'ai lue depuis

un entretien récent, donné en 2016 : « il y a une décantation de la littérature colombienne, c'est-à-dire que nous écrivons dans la tradition qu'ont enrichie les romans de García Márquez, cette tradition qui, grâce à lui, a été mise sous le regard du monde entier. Ces processus prennent du temps, parfois des décennies. La présence de García Márquez a été déterminante pendant longtemps, elle a même été une ombre pour beaucoup. [...] Pour une génération au moins, oui, il a placé la barre très haut. [...] Il a enrichi notre tradition, il a donné de la puissance à notre langue, mais aujourd'hui s'ouvrent de nouvelles voies, surgissent des voix individuelles fortes et se font jour de nouveaux styles³³ ». Ce n'est donc sans doute pas non plus un hasard si, comme le rappelle Dunia Gras à la fin de cet ouvrage, dans un documentaire récent du Britannique Justin Webster sur le Nobel colombien, *Gabo, la magia de lo real* (2015), c'est le témoignage de Juan Gabriel Vásquez qui sert de fil conducteur au récit sur la vie et l'œuvre du célèbre créateur de Macondo³⁴.

Semblable subtil passage de témoin pouvait être observé lors de l'édition 2014 de la Feria del Libro de Bogotá (FilBo), où Juan Gabriel Vásquez avait été choisi pour interroger une autre célèbre figure du « Boom », Mario Vargas Llosa, Prix Nobel de Littérature 2010, dans le cadre d'un entretien intitulé « *Mario Vargas Llosa en conversación con Juan Gabriel Vásquez*³⁵ ». L'écrivain argentin Rodrigo Fresán n'écrivait-il pas lui aussi, dès 2011, dans un article publié dans le quotidien argentin *Página 12*, que nous avons déjà cité : « Maudite soit la maudite rigueur du maudit jeune écrivain Juan Gabriel Vásquez qui – à la lumière de ce qu'il propose dans *El ruido de las cosas al caer* – est sans doute le “jeune” auteur qui en sait le plus, après Mario Vargas Llosa, sur l'art intemporel de projeter et construire un roman³⁶ » ? Comme le soulignait également Kristine Vanden Berghe, « même si le Colombien ne cite pas souvent l'œuvre du prix Nobel de littérature péruvien, entre son œuvre et celle de son voisin se tissent de nombreux liens. Comme Vargas Llosa, et à la différence de pas mal d'autres écrivains latino-américains contemporains, Vásquez raconte toujours une bonne histoire, ou plutôt plusieurs histoires en une, histoires dans

longtemps... » Ce genre de clin d'œil permet à Vásquez d'alléger son récit. Mais il n'est pas qu'anecdotique. Lui-même admire García Márquez et on entend, dans son livre, des échos de celui qu'Elaine n'aime pas, et qui vont jusqu'au pastiche » (LANÇON Philippe, « Les ailes coupées de la Colombie », *Libération*, 19 septembre 2012. URL : http://next.liberation.fr/livres/2012/09/19/les-ailes-coupees-de-la-colombie_847440 [consulté le 24 novembre 2016]). Voir aussi BOGOYA Camilo, « Posturas e imposturas en la nueva narrativa colombiana », art. cité, p. 42-44.

33. RABÍ Alonso, « Juan Gabriel Vásquez: la novela que nació de un hueso perforado », art. cité (nous traduisons).

34. WEBSTER Justin, *Gabo, la magia de lo real*, Espagne/Royaume-Uni, JWPRODUCTIONS, 2015, 90 min. Ce documentaire a été diffusé pour la première fois en France sur Arte le 17 avril 2016.

35. *Mario Vargas Llosa en conversación con Juan Gabriel Vásquez*, Bogotá, FilBo (Feria del Libro de Bogotá), 7 mai 2014. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=6me1OQdJCU8> (consulté le 8 octobre 2016). Datant de la même année, on trouve aussi en ligne une conversation de Juan Gabriel Vásquez avec un autre grand écrivain, en la personne de Ricardo Piglia, enregistrée dans le cadre du « Hay Festival 2014 », le 1^{er} février 2014, à Carthagène, en Colombie : « Los libros de mi vida. Ensayo de una autobiografía futura: Ricardo Piglia en conversación con Juan Gabriel Vásquez ». URL : <https://www.youtube.com/watch?v=CTVW6ljZT1E> (consulté le 23 novembre 2016).

36. FRESÁN Rodrigo, « El sonido de un novelista al ascender », art. cité.

lesquelles les personnages croisent leurs chemins, parfois pour leur bonheur, souvent pour leur malheur³⁷ ».

On rappellera enfin que, dans un de ses derniers livres d'essais, *La gran novela latinoamericana*, publié en 2011, un an avant sa disparition, l'écrivain mexicain Carlos Fuentes (1928-2012), autre figure incontournable du « Boom », consacre plusieurs pages au Juan Gabriel Vásquez de *Los informantes* (2004) et de *Historia secreta de Costaguana* (2007). Il y écrit notamment : « Imiter García Márquez est impossible. Découvrir d'autres sentiers, possible. Escalader d'autres montagnes, nécessaire. [...] Tant dans *Costaguana* que dans son précédent livre, *Los informantes*, Vásquez nous place face à des dilemmes moraux et historiques inéluctables. [...] Ce que Vásquez nous offre, avec une grande intelligence narrative, c'est la zone grise de l'action et de la conscience humaine, où notre capacité à commettre des erreurs, à trahir, à occulter, crée une chaîne de déloyautés qui nous conduit à un monde d'insuffisances³⁸. » Ce qui fait bien du jeune Colombien, comme l'écrit justement Fabrice Parisot dans son article publié ici même, « un romancier précoce dont le talent a été salué par les monstres sacrés que sont Carlos Fuentes et Mario Vargas Llosa ».

Enfin, comme García Márquez – qui, on le sait, a excellé dans l'écriture journalistique³⁹ –, et plus encore peut-être comme Carlos Fuentes et Mario Vargas Llosa, qui se sont plus épisodiquement illustrés par des « *columnas* » ou des articles d'opinion publiés dans les plus célèbres journaux de la planète, Juan Gabriel Vásquez publie également dans la presse, que ce soit comme journaliste culturel, ou comme « éditorialiste » – notamment grâce à une chronique hebdomadaire qu'il a publiée dans le quotidien colombien *El Espectador* pendant sept ans, de 2007 à 2014⁴⁰. Il s'y assigne une tâche, tenter de « traiter des sujets dont ne s'occupe pas [s]a fiction », afin de « contribuer d'une façon ou d'une autre au débat politique en Colombie⁴¹ ». Exercice ô combien difficile que celui de la chronique pour un écrivain de fiction, dont le roman *Las repu-*

37. VANDEN BERGUE Kristine, art. cité, p. 2. Sur les liens entre Juan Gabriel Vásquez et Mario Vargas Llosa, voir aussi « Los demonios del pasado », un entretien récent de l'écrivain colombien donné au critique espagnol Ramón González Férriz, à la Casa de América (Madrid) le 19 janvier 2016, en présence du Prix Nobel de Littérature 2010 (que l'on voit sur la vidéo assis au premier rang, et auquel Vásquez rend un hommage public appuyé). URL : <https://www.youtube.com/watch?v=K8WDvQn2TWI> (consulté le 29 novembre 2016).

38. FUENTES Carlos, *La gran novela latinoamericana*, Madrid, Alfaguara, 2011, p. 389-391.

39. Après avoir collaboré à partir de 1954 au quotidien colombien *El Espectador*, Gabriel García Márquez a dirigé la rédaction de la revue *Venezuela Grafica* (Caracas), puis, après la Révolution cubaine, a rejoint l'agence de presse *Prensa Latina*. Dans les années soixante-dix, il revient au journalisme en collaborant à la revue *Alternative*. Il a notamment fondé en 1994 la *Fundación para un Nuevo Periodismo Iberoamericano* (FNPI). Sur les débuts de l'œuvre journalistique du Prix Nobel colombien, voir notamment : GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel (éd. de Gilard Jacques), *Textos costeños (1948-1952): Obra periodística 1; Entre cachacos (1954-1955): Obra periodística 2; De Europa y América (1955-1960): Obra periodística 3*; les 3 volumes ont été réédités : Madrid, Literatura Random House, 2002.

40. Voir sa dernière chronique, dans laquelle il prend congé de ses lecteurs de *El Espectador* : VÁSQUEZ Juan Gabriel, « A manera de despedida », *El Espectador*, Bogotá (Colombie), 21 agosto 2014. URL : <http://www.elspectador.com/opinion/manera-de-despedida-columna-512030> (consulté le 26 novembre 2016).

41. Voir notamment BOGOYA Camilo, « Posturas e imposturas en la nueva narrativa colombiana », art. cité, p. 40.

taciones, publié en 2014, dit probablement – par le filtre de la fiction, et de son personnage de caricaturiste de presse, Javier Mallarino – à la fois les joies, les limites et les risques.

Ainsi adoubé symboliquement par ces trois figures tutélaires du « Boom », qui semblent s’être penchées sur son berceau telles les bonnes fées des contes, Juan Gabriel Vásquez n’a plus qu’à voler de ses propres ailes, et construire, à un rythme déjà soutenu, une œuvre d’année en année plus riche, plus complexe et plus maîtrisée. Pourtant, on aurait tort de ne le voir que comme un héritier exclusif de ces grands maîtres du « Boom », car, comme il le rappelle lui-même, « Si aujourd’hui en Amérique latine on ne peut parler de tradition sans évoquer García Márquez, Fuentes, Vargas Llosa et Cortázar, on ne peut pas non plus parler de tradition latino-américaine sans Felisberto Hernández, [Roberto] Arlt, [José] Lezama Lima, [Manuel] Puig, qui sont des écrivains qui ont toujours été en tension avec les grands écrivains de leur temps, mais qui pour autant n’en ont pas moins fait école⁴². » Et s’il fallait compléter la liste des auteurs latino-américains vers lesquels va la préférence du Colombien, il faudrait citer, comme il le fait lui-même, « les livres d’Alan Pauls, de Rodrigo Fresán, de Héctor Abad et de Juan Villoro, de Leonardo Padura. [Pour ne] parle[r] que des lectures récentes. Jorge Eduardo Benavides serait un autre compagnon de voyage. Et la génération des maîtres est encore bien vivante : Ricardo Piglia, Sergio Pitlor, Mario Vargas Llosa. Mais il y en a tant⁴³ ». En plus de ces auteurs latino-américains, Juan Gabriel Vásquez cite volontiers Saul Bellow, V. S. Naipaul, Philip Roth, Don DeLillo, W.G. Sebald, Salman Rushdie, Orhan Pamuk, et bien d’autres.

Outre la présente introduction, ce livre comprend le texte d’une conférence inédite de l’écrivain colombien intitulée « La aplanadora de la Historia », et 21 études signées par les meilleurs latino-américanistes français (notamment Raphaël Estève, Erich Fisbach, Marie-José Hanai, Florence Olivier, Fabrice Parisot) et étrangers (Dunia Gras, Rita de Maeseneer, Gesine Müller, Christian Wehr, Teresa García Díaz, Jasper Vervaeke).

Un quart des contributions de ce volume provient en outre de scripteurs colombiens : outre la contribution de Juan Gabriel Vásquez lui-même, qui nous honore et que nous souhaitons remercier ici chaleureusement de sa très grande générosité, on lira avec une attention toute particulière les textes de Néstor Salamanca-León, Camilo Bogoya et Carlos Tous González, qui lisent l’œuvre du Colombien depuis une expérience territoriale partagée, entre leur Colombie natale et l’Europe. On lira avec le même intérêt le passionnant entretien inédit que Carlos Tous González a recueilli à Bogotá auprès de Juan Gabriel Vásquez le 17 décembre 2015, « Escribir es abrirse paso a machetazos en la selva » (*Écrire*,

42. DE MAESENEER Rita et VERVAEKE Jasper, « Un fósforo en la oscuridad. Conversación con Juan Gabriel Vásquez », art. cité, p. 214 (nous traduisons). En espagnol : « *Si hoy en América Latina uno no puede hablar de tradición sin hablar de García Márquez, Fuentes, Vargas Llosa y Cortázar, tampoco puede hablar de tradición latinoamericana sin Felisberto Hernández, Arlt, Lezama Lima, Puig, que son escritores que siempre estuvieron en tensión con los grandes escritores de su tiempo, pero que no por ello dejaron de hacer escuela.* »

43 RABÍ Alonso, « Juan Gabriel Vásquez: la novela que nació de un hueso perforado », art. cité (nous traduisons).

c'est s'ouvrir un chemin à coups de machette dans la jungle), sur lequel se clôt cette anthologie d'essais.

Le présent volume s'enorgueillit également d'avoir ouvert ses pages à de jeunes chercheurs, qui incarnent avec talent le renouveau du latino-américanisme français : Claire Latxague, Véronique Pitois Pallares, Julio Zárate, Françoise Bouvet. Si l'on en croit Juan Gabriel Vásquez, qui écrit dans son essai *El arte de la distorsión*, que « la traduction est [...] la forme la plus parfaite de la lecture », on comprendra qu'une autre contribution de valeur émane d'un traducteur français reconnu, André Gabastou, à qui l'on doit nombre de traductions de référence d'importants auteurs de langue espagnole : Alan Pauls, Ricardo Piglia, Mario Bellatin, mais aussi Enrique Vila-Matas, Bernardo Atxaga, Eduardo Lago ou Álvaro Pombo. Un dernier regard, celui de Nicolas Mollard, émane d'un spécialiste de littérature espagnole contemporaine, tant il est vrai que, en ce début de XXI^e siècle, l'opposition traditionnelle – qui a structuré le champ universitaire français pendant des décennies – entre littérature espagnole péninsulaire et littérature latino-américaine est de moins en moins fondée.

JUAN GABRIEL VÁSQUEZ DE LA COLOMBIE À L'EUROPE : ALLERS-RETOURS

En effet, outre Juan Gabriel Vásquez lui-même, qui a vécu à Barcelone une douzaine d'années, de 2000 à 2012, les auteurs latino-américains contemporains qui ont vécu durant de longues années en Europe, et en particulier en Espagne (souvent à Barcelone ou à Madrid) sont aujourd'hui légion. Sans même parler de ceux qui s'y sont définitivement installés, tels le Chilien Roberto Bolaño (1953-2003), le Cubain Abilio Estévez (1954), les Péruviens Fernando Iwasaki (1961) et Santiago Roncagliolo (1975), le Mexicain Jordi Soler (1963), les Argentins Reina Roffé (1951), Rodrigo Fresán (1963), Eduardo Berti (1964) et Andrés Neuman (1977), etc. Comme le relève du reste très justement Camilo Bogoya, « si la plupart des essayistes colombiens n'ont guère de visibilité en dehors de leur pays d'origine, Juan Gabriel Vásquez publie en même temps dans les médias culturels de Bogotá, Madrid, Mexico ou Barcelone. En d'autres termes, le lecteur de Vásquez appartient à une sphère globale, celle de la langue espagnole, non pas dans ses confins mais dans la multiplicité de ses centres et de ses périphéries⁴⁴ ».

Pour s'en tenir au cas des écrivains colombiens passés par l'Europe, Néstor Salamanca-León souligne en outre lui aussi cette spécificité : « Le passage par l'Europe n'a pas été le même pour Fernando Vallejo, Santiago Gamboa, Antonio Ungar ou Juan Gabriel Vásquez [...]. [D'ailleurs] aucun roman de Vásquez n'aborde directement les péripéties de l'immigrant colombien contemporain. Les romans de Vásquez sont pourtant peuplés de réfugiés et de voyageurs, d'écrivains itinérants et d'aventuriers en tout genre, qui trouvent dans le voyage une forme de vie⁴⁵. » Percevant quant à elle une « poétique du désé-

44. BOGOYA Camilo, dans le présent ouvrage (nous traduisons).

45. SALAMANCA-LEÓN Néstor, dans le présent ouvrage (nous traduisons).

quilibre » chez le Colombien, Catalina Quesada Gómez écrivait aussi dans un article publié en 2012 : « plusieurs vacillements sont sensibles dans l'œuvre de cet écrivain : oscillation des espaces (des Ardennes à la Colombie, en passant par Paris ou l'Allemagne), mais aussi des personnages, dont les déséquilibres et déracinements proviennent, ou sont à l'origine, d'allées et venues parfois non désirées, sont source ou résultat de différentes instabilités⁴⁶ ».

Juan Gabriel Vásquez, on le sait, a pour sa part théorisé son rapport à « l'exil » – choisi en ce qui le concerne – en introduisant le concept d'*inquiline* : « Le choix de ne pas rester chez lui, de se déraciner, de vouloir connaître le monde qu'il retrouve chez Conrad [...], il le désigne au moyen de l'expression *inquiline*, mot qui en anglais archaïque désigne l'animal qui habite dans le lieu d'un autre. À plusieurs reprises, Juan Gabriel Vásquez a expliqué que la condition de ne pas vivre dans son propre pays résulte d'un choix complexe. Ainsi, en ce qui le concerne personnellement, il a longtemps préféré l'anonymat et la liberté de passer inaperçu. [...] En plus, pour l'écrivain, [vivre à l'étranger] crée des avantages dans la mesure où, comme émigré, il peut profiter de manière créative des interférences linguistiques. "Écrire 'dehors', dit-il, est se soumettre volontairement à l'hybridation et à l'impureté" » (Kristine Vanden Berghe)⁴⁷. De sa vie d'*inquiline* à Barcelone, Juan Gabriel Vásquez disait ainsi en 2016 : « Je me suis nourri de Barcelone, j'y ai trouvé la possibilité merveilleuse de gagner ma vie en lisant et en écrivant. J'étais un *inquiline* dans le sens où je n'appartenais pas à la ville, mais je m'y sentais parfaitement à mon aise, je me nourrissais de ce que la ville avait à m'offrir, à savoir une industrie éditoriale et journalistique formidable⁴⁸. »

Revenu vivre avec sa famille à Bogotá en 2012, après seize ans d'absence, Juan Gabriel Vásquez y a fait une expérience nouvelle en y écrivant et en y publiant *Las reputaciones* : écrire – enfin – un roman colombien depuis la Colombie (et non depuis l'étranger), en étant au plus près de sa source d'inspiration et des paysages urbains qui peuplent ses fictions. Juste avant ce retour, il témoignait : « Pour la première fois ce sera un roman dans lequel la recherche documentaire ne sera pas synonyme de migraine. Écrire depuis Barcelone sur la Colombie du XIX^e siècle ou sur les années quarante a été un vrai casse-tête, parce que la documentation est difficile à réunir. [...] ce qui m'intéresse, c'est de donner aux lecteurs des choses qu'ils ne pourront trouver nulle part ailleurs que dans mon roman. Cela requiert une recherche de matériau dans les archives, cela m'obligeait à mettre en suspens le roman en cours jusqu'au voyage suivant en Colombie, ou à demander à quelqu'un d'aller me trouver un détail ridicule qui ne se trouvait que dans une poussiéreuse bibliothèque du centre de Bogotá⁴⁹. »

46. QUESADA GÓMEZ Catalina, « Vacillements. Poétique du déséquilibre dans l'œuvre de Juan Gabriel Vásquez », in RAMOS-IZQUIERDO Eduardo et BARATAUD Marie-Alexandra, *Les espaces des écritures hispaniques et hispano-américaines au XXI^e siècle*, Limoges, PULIM, 2012, 75-85, p. 75.

47. VANDEN BERGHE Kristine, art. cité, p. 4.

48. RABÍ Alonso, « Juan Gabriel Vásquez: la novela que nació de un hueso perforado », art. cité (nous traduisons).

49. DE MAESENEER Rita et VERVAEKE Jasper, « *Un fósforo en la oscuridad. Conversación con Juan Gabriel Vásquez* » (art. cité, p. 215 [nous traduisons]). En espagnol : « *Por primera vez será una novela en la cual la investigación documental no sea un dolor de cabeza. Escribir desde Barcelona sobre la Colombia del siglo XIX o de los años cuarenta ha sido un dolor de cabeza, porque la documentación*

Après *Las reputaciones*, publié en 2013, il a renouvelé plus récemment l'expérience avec *La forma de las ruinas*, où il n'hésite pas à ôter quelques-uns de ses masques et à apparaître sous son « vrai » nom, Juan Gabriel Vásquez (si tant est que le Juan Gabriel Vásquez du roman est bien l'image ou la projection parfaite de l'auteur réel dans la fiction), dans un roman qui ne s'achève pas par hasard par ces lignes où il contemple la ville de Bogotá – mais aussi le pays et le monde – depuis sa fenêtre : « Cette ville qui commençait de l'autre côté de la fenêtre et qui peut être aussi cruelle dans ce pays malade de haine, cette ville et ce pays dont mes filles hériteront le passé comme j'en ai hérité moi-même⁵⁰. » Un regard plein de mélancolie – tel celui d'un peintre romain – sur un pays(âge) qui pourrait n'être que ruines, si la violence endémique ne parvenait pas à être endiguée.

Dans ce qui se veut une « somme » actualisée sur l'œuvre déjà très marquante de l'écrivain colombien (qui compte au total plus d'une dizaine de références majeures), toutes les facettes de son œuvre sont ici étudiées, sans exclusive ni restriction, depuis les débuts jusqu'à son roman *Las reputaciones* : les œuvres de jeunesse, les essais, les recueils de nouvelles et les romans de la maturité sont ici scrutés à la loupe, avec une attention et une précision inégalées.

L'ouvrage proposé à la lecture, le premier sur un auteur qu'on dit déjà nobélisable d'ici à quinze ans – à l'instar du Nord-Américain Philip Roth⁵¹, de quarante ans son aîné, auquel il est souvent comparé⁵², et envers lequel Juan Gabriel Vásquez reconnaît d'ailleurs lui-même en toute franchise une dette importante –, est donc appelé à devenir la première référence, à l'ambition internationale, sur une œuvre romanesque remarquable. Un Philip Roth dont Juan Gabriel Vásquez a reconnu un jour admirer particulièrement deux romans, *Pastorale américaine* (*American Pastoral*, 1997) et *La tache* (*The Human Stain*, 2000) comme le rappelle en effet J. Ernesto Ayala-Dip, dans un article publié en 2011 dans le quotidien espagnol *El País* : « ces deux romans l'intéressent parce que, d'une certaine façon, ils posent quelques-unes des grandes énigmes de la vie contemporaine des États-Unis : des énigmes privées qui finissent par conduire irrémédiablement au cœur des grandes questions publiques nord-

es difícil. [...] me interesa darles a los lectores cosas que no puedan encontrar en ninguna otra parte que en mi novela. Eso requiere una investigación de material de archivos, me obligaba a suspender la novela hasta volver a ir a Colombia, o a pedirle a alguien que me consiguiera un dato ridículo que sólo estaba en una polvorienta biblioteca del centro bogotano. »

50. VÁSQUEZ Juan Gabriel, *La forma de las ruinas*, Madrid, Alfaguara, 2015, p. 547 (nous traduisons). Le texte original dit : « *Esa ciudad que comenzaba del otro lado de la ventana y que puede ser tan cruel en este país enfermo de odio, esa ciudad y ese país cuyo pasado heredarán mis hijas como lo he heredado yo.* »

51. Un Philip Roth dont les chances d'obtenir le Nobel ont certes été considérablement réduites depuis l'attribution du Prix Nobel de Littérature 2016 à un autre Américain, en la personne de Bob Dylan...

52. Voir le résumé de son roman *Le bruit des choses qui tombent* dans *Le Nouvel Observateur* : « Vous êtes à Bogota, et vous vous promenez tranquillement avec un ami. Vous n'avez pas fini votre phrase que deux bandits à moto abattent votre interlocuteur, en vous blessant grièvement au passage. Scène de la violence ordinaire dans la Colombie des années 1990, dont Juan Gabriel Vásquez restitue le tragique dans ce style limpide et sombre qu'il emprunte à ses maîtres Joseph Conrad et Philip Roth. Avec une puissance et une élégance inégalée » (JACOB Didier, « Entretien avec Juan Gabriel Vásquez : J'ai grandi avec le terrorisme », *Le Nouvel Observateur*, n° 2511, 20 décembre 2012, p. 147).

américaines⁵³ ». Un Philip Roth érigé en modèle dont Rodrigo Fresán suggère encore : « *Los informantes, Historia secreta de Costaguana* et *El ruido de las cosas al caer* constituent-ils une sorte de Trilogie colombienne dont la *American Trilogy* de son Philip Roth tant admiré serait le modèle⁵⁴? »

Précurseur, le travail à plusieurs voix que nous proposons ici s'enrichira sans nul doute dans les années à venir d'autres approches, d'autres lectures et d'autres lumières. Elles seront les bienvenues, puisque ce travail collectif n'a d'autre ambition que d'établir une première cartographie – partielle, subjective, et bien sûr imparfaite – de l'œuvre de Vásquez, et tant il reste à dire sur cette œuvre en plein devenir.

JUAN GABRIEL VÁSQUEZ : UNE ARCHÉOLOGIE DU PASSÉ COLOMBIEN RÉCENT

Cet ouvrage a donc pour objectif de dresser un premier état des lieux autour d'une œuvre d'ores et déjà considérée comme incontournable dans les lettres colombiennes et latino-américaines contemporaines. Nous voudrions néanmoins revenir sur le titre que nous avons choisi pour ce livre, *Juan Gabriel Vásquez : une archéologie du passé colombien récent*, qui prétend rendre compte de l'inlassable volonté qu'a manifestée le romancier de sonder le passé récent de la Colombie. Un passé douloureux et traumatique, qui a été marqué, on le sait, par une spirale de violence ininterrompue depuis près d'un demi-siècle et le début des luttes fratricides entre les guérillas d'extrême-gauche (les FARC), les groupes paramilitaires d'extrême droite et les forces armées. Un conflit qui a fait plus de 260 000 morts, 45 000 disparus et 6,9 millions de déplacés. Cinquante ans de violence, qui se sont récemment achevés, après quatre ans de négociations secrètes et haletantes, par un accord de paix historique signé entre les deux parties le 24 août 2016 à La Havane (Cuba), et qui a valu ensuite au président colombien Juan Manuel Santos l'attribution du Prix Nobel de la paix 2016.

Né à la fin du XX^e siècle, le concept d'archéologie du passé récent repose sur l'idée que « ce qui constitue la spécificité d'une archéologie qui s'intéresserait aux vestiges d'un passé encore tout proche de nous, c'est bien la relation de proximité entretenue avec des lieux, des objets, des modes de vie ou des pratiques qui continuent à être les nôtres, et à alimenter notre identité collective » (Laurent Olivier)⁵⁵. Et il n'est bien sûr pas innocent que cette archéologie qui peut sembler pour l'heure encore balbutiante se soit précisément d'abord intéressée aux vestiges des grands conflits qui ont marqué le XX^e siècle, comme « les charniers d'Argentine et de Croatie, la restauration d'Auschwitz, ou, en France,

53. AYALA-DIP J. Ernesto, « El fervor de Juan Gabriel Vásquez », *El País*, « Cultura », 22 mars 2011 (nous traduisons).

54. FRESÁN Rodrigo, « El sonido de un novelista al ascender », art. cité.

55. OLIVIER Laurent, « L'archéologie du passé contemporain : enjeux et perspectives », in SCHNAPP Alain, *Une archéologie du passé récent?*, Paris, Fondation Maison des sciences de l'homme, 1997, 23-38, p. 23.

la préservation des ruines d'Oradour-sur-Glane⁵⁶ ». Car, si, « en Argentine, des équipes d'anthropologues légistes travaillent depuis 1985 à l'identification des victimes de la dictature de 1976-1983 à partir de la fouille des charniers où sont enfouis les squelettes », et si « le nombre de ces *desaparecidos* [...] confère à ces exactions le statut majeur d'événement du passé récent⁵⁷ », il ne fait pas de doute qu'un tel travail *archéologique* puisse également être conduit dans le cas du passé colombien récent, lui aussi profondément marqué par une violence de masse et multiforme. Et il ne fait pas de doute non plus que le romancier, en mettant en scène et en donnant à voir, par le truchement de la fiction, la psyché collective de son pays, a beaucoup à nous dire à partir des traces – plus ou moins visibles – que cinquante ans de violence ont laissées dans toutes les couches de la société colombienne.

Ce passé colombien ô combien tourmenté, Juan Gabriel Vásquez n'a effet cessé de l'interroger, tout au long de sa déjà très riche trajectoire littéraire : les années quarante du siècle dernier dans *Los informantes*, dans une enquête historique sur les milieux pronazis de la capitale colombienne (qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler, pour la période traitée, le brillant roman *El desfile del amor* du Mexicain Sergio Pitól, publié en 1984, qui évoque pour sa part le Mexique de l'année 1942⁵⁸); les origines mythiques de la Colombie dans *Historia secreta de Costaguana*, qui joue avec *Nostromo*, le célèbre roman de Joseph Conrad publié en 1904; les plaies encore mal cicatrisées de la guerre contre le narcotrafic dans *El ruido de las cosas al caer*; ou plus récemment, dans son dernier roman en date, *La forma de las ruinas*, l'assassinat politique du leader libéral Jorge Eliécer Gaitán le 9 avril 1948.

Autant dire, si on laisse de côté le cas un peu particulier de *Las reputaciones* (pourtant écrit directement en Colombie), en quatre romans seulement, une histoire en accéléré de son pays natal, envisagée depuis des événements historiques célèbres qui ont marqué la tragique histoire colombienne ou, au contraire, depuis des drames personnels qui ont, à un moment ou un autre, croisé la grande Histoire. De *La forma de las ruinas*, Juan Gabriel Vásquez écrit encore, dans le texte qui ouvre le présent volume : « je viens de mettre un point final à un roman qui m'a valu trois ans de maux de tête, d'incertitudes, de faux débuts, d'échecs et de chutes, et tout cela [...] pour n'avoir pas eu recours à la magie de mon illustre prédécesseur [García Márquez]. Le narrateur de mon

56. *Ibid.*

57. OLIVIER Laurent, art. cité, p. 25.

58. PITÓL Sergio, *El desfile del amor*, Barcelone, Anagrama (Narrativas Hispánicas, n° 13), 1984 (réédition : México, ERA, 1989). Traduit en français sous le titre : *Parade d'amour*, Paris, Le Seuil, 1989 (traduction de Claude Fell). Sur ce roman, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage : BENMILOUD Karim, *Sergio Pitól ou le carnaval des vanités (El desfile del amor)*, Paris, Presses universitaires de France/CNED, 2012. Il est à noter que Juan Gabriel Vásquez a participé à un hommage à Sergio Pitól, en sa présence, à Xalapa (Veracruz, Mexique), dans le cadre du « Hay Festival », le vendredi 4 octobre 2013, avec Andrés Neuman et Christian Frías, à l'occasion des quatre-vingts ans de l'écrivain mexicain. Voir MONTAÑO GARFÍAS Ericka, « Sergio Pitól "abre puertas para propiciar el diálogo literario". Juan Gabriel Vásquez, Andrés Neuman y Christian Frías encomian la obra de largo aliento del autor mexicano » (*La Jornada*, 5 octobre 2013, « Suplemento Cultura », p. 2 : <http://www.jornada.unam.mx/2013/10/05/cultura/a02n1cul> [consulté le 26 novembre 2016]).

roman, c'est moi-même; son matériau, les crimes qui ont donné une forme à l'histoire colombienne; son sujet, la façon dont nous, les hommes du présent accablé, nous héritons des crimes de ce passé violent ».

Ainsi, dans tous les cas, comme le relève justement Kristine Vanden Berghe, chez Juan Gabriel Vásquez, « il s'agit, à partir du présent, de reconstruire le "vrai" passé en contrepoint de la version d'un personnage qui a menti, qui a préféré le silence, qui n'a pas su ou pu parler, ou qui a donné une version et passé sous silence d'autres versions possibles. Moyennant cette reconstruction d'un ou de plusieurs passés individuels, c'est une version de l'Histoire collective qui surgit⁵⁹ ». Et c'est bien ce qui se passe également dans *Las reputaciones*, dont Erich Fisbach note justement ici que c'est « un roman sur les liens entre la presse et la politique, sur les responsabilités morales et éthiques des faiseurs d'opinion, sur les conséquences des rumeurs, sur la véracité et la manipulation de l'information, sur les ravages causés par la prolifération des images et des nouvelles, fondées ou infondées⁶⁰ ». Petites histoires personnelles qui entrent en collision avec la grande Histoire, le plus souvent jusqu'au drame, ou à la tragédie.

En outre, comme l'écrit Florence Olivier ici-même, « l'événement, le plus souvent traumatique, ne saurait être clos ni isolé, quand bien même il s'est produit avec la brutalité et la soudaineté d'un accident ou d'un crime⁶¹ ». Depuis l'instant de son accomplissement, souvent revisité *a posteriori* par la mémoire, il irradie, se propage et finit par contaminer d'autres instants, d'autres morceaux de vie, d'autres histoires, par d'improbables arborescences ou des chaînes de causalité inattendues. Dans *El ruido de las cosas al caer*, ces carambolages – dont on ne sait jamais en définitive s'ils sont strictement aléatoires ou prédéterminés par une causalité supérieure qui nous échappe⁶² – s'incarnent et se subsument dans une sorte de triade riche de sens multiples (Bogotá-Boeing-Billard) dont Raphaël Estève tire ici-même une analyse très brillante. Florence Olivier ajoute quant à elle : « Catastrophe, accident et cataclysme, les termes se multiplient qui disent le traumatisme d'un roman à l'autre, mais se déclinent aussi ceux qui évoquent l'effacement, la disparition, l'oubli, la distorsion ou la dissimulation des faits traumatiques⁶³. » Dans un entretien donné en février 2012 à Rita De Maeseneer et Jasper Vervaeke à l'Institut Cervantès de Bruxelles, Juan Gabriel Vásquez expliquait : « Si la Colombie est un pays à la mémoire défaillante, on le doit très souvent au fait que son présent est si marqué par l'urgence qu'il ne nous laisse pas le temps de nous concentrer pour comprendre le passé. L'urgence du nouveau problème social, du nouveau scandale politique, de la

59. VANDEN BERGUE Kristine, art. cité.

60. FISBACH Erich, dans le présent ouvrage (nous traduisons).

61. OLIVIER Florence, dans le présent ouvrage.

62. Dans *La forma de las ruinas*, Juan Gabriel Vásquez explicite une nouvelle fois l'opposition radicale qui existe entre ces deux lectures possibles du monde : « *Hay dos maneras de ver o contemplar eso que llamamos historia: una es la visión accidental, para la cual la historia es el producto azaroso de una infinita cadena de actos irracionales, contingencias imprevisibles y hechos aleatorios; y la otra es la visión conspirativa, un escenario de sombras y manos invisibles y ojos que espían y voces que susurran en las esquinas, un teatro en el cual todo ocurre por una razón, los accidentes no existen y mucho menos las coincidencias.* »

63. OLIVIER Florence, dans le présent ouvrage.

nouvelle crise, a pour conséquence d'éliminer l'espace d'attention dont nous avons besoin pour nous fixer sur le passé, où se trouvent les clefs de ce qui se passe aujourd'hui. [...] J'ai toujours eu ce sentiment que se souvenir est un acte moral. Le roman comme genre m'intéresse surtout par ce qu'il contient de résistance contre l'oubli⁶⁴. »

Et il n'est sans doute pas innocent que, comme le rappelle Christian Wehr dans son article, le roman *Los informantes*, publié en 2004, mette en scène de façon très précise, grâce à l'exemple frappant des archives de Sara Gutermann, à la fois une mémoire ordonnée de façon spatiale (selon une méthode mnémotechnique héritée des Anciens, de Cicéron à Quintilien) qui conserve ses données en les rangeant dans des lieux concrets et imaginaires, qui sont autant de cases ou de compartiments que le sujet parcourt mentalement lorsqu'il veut se remémorer quelque chose (un lieu multiple dont l'hôtel *Nueva Europa* est, dans le roman, une parfaite illustration); et une mémoire envisagée au contraire comme un puits obscur, selon la tradition romantique et moderne héritée de Hegel. Car en associant comme il le fait cette première mnémonique spatiale à l'inquiétante boîte de Pandore, le romancier, « [par] cette référence mythologique, évoque les dangers qu'il y a à réveiller les fantômes du passé : si la mémoire perd le contrôle sur ses objets, ceux-ci s'autonomisent de l'ordre spatial et affectif [...] et envahissent durablement le présent⁶⁵ ».

À chaque pas dans la ville, puisque Bogotá est souvent au centre de ces récits, le flâneur se heurte donc à la mémoire et aux traces des événements traumatiques du passé, qui sautent parfois au visage ou à la gorge sans crier gare. Comme l'écrit Françoise Bouvet dans ce livre, « les habitants de Bogotá restent hantés par les spectres de ce passé encore présent. La hantise est à prendre ici dans son sens de souvenir et/ou sentiment persistant, de présence obsessionnelle du passé, et le terme "fantôme", dérivé du grec *fanein* (apparaître, mettre au jour) renvoie à l'apparition de l'image d'un absent qui hante le vivant⁶⁶ ». On ne saurait mieux dire. Et l'on songera justement au fantôme du caricaturiste de presse Ricardo Rendón, une légende des années 1920 qui finira suicidé, et qui traverse de sa présence inquiétante la première scène de *Las reputaciones*...

Avec Carlos Tous González, on arpentera donc pas à pas, et rue après rue, les itinéraires tragiques qui caractérisent la circulation dans la capitale colombienne, véritable labyrinthe urbain et textuel, où la calle 14, le Parque Santander,

64. DE MAESENER Rita et VERVAEKE Jasper, « Un fósforo en la oscuridad. Conversación con Juan Gabriel Vásquez », art. cité, p. 210 (nous traduisons). Le texte original en espagnol dit : « *Si Colombia es un país desmemoriado, muchas veces se debe a que su presente es tan urgente que no nos da tiempo de concentrarnos en comprender el pasado. La urgencia del nuevo problema social, del nuevo escándalo político, de la nueva crisis, tiene como consecuencia eliminar el espacio de atención que necesitamos para fijarnos en el pasado, donde están las claves de lo que pasa ahora. Las novelas pueden abrir ese espacio donde uno se puede fijar durante un tiempo sostenido en esas cosas para las que la vida presente no da tiempo. Siempre he sentido que recordar es un acto moral. La novela como género me interesa sobre todo por lo que tiene de resistencia contra el olvido.* »

65. WEHR Christian, dans le présent ouvrage (nous traduisons).

66. BOUVET Françoise, dans le présent ouvrage.

l'immeuble d'Avianca⁶⁷ constituant des pierres angulaires d'une certaine perception de la tragique Histoire colombienne. Carlos Tous écrit : « Une Bogotá dont les perspectives ont été recrées par les caméras et retransmises par les médias, véhiculant l'histoire officielle d'une ville concept, d'une ville reportage, d'une ville télévisée. Parcourir cette Bogotá, c'est parcourir une scène de l'horreur nationale⁶⁸. » Dans l'entretien qu'il nous avait accordé à l'université Paul-Valéry, le 7 juin 2013, Juan Gabriel Vásquez expliquait ainsi : « Les lieux dans lesquels nous avons grandi sont des lieux que nous croyons connaître, dont nous croyons qu'ils n'ont aucun mystère pour nous, qu'ils sont absolument clairs et définis. Mais à un moment, on découvre qu'il n'en est rien, qu'il y a des secrets dans l'histoire des pays, [...] et qu'à deux rues de l'endroit où on est né se sont passées des choses horribles, dont personne ne nous a jamais parlé. L'environnement dans lequel nous avons grandi en étant si protégés devient soudain un endroit hostile⁶⁹. » Commentant elle aussi *El ruido de las cosas al caer*, Véronique Pitois Pallares ajoute : « Si ce roman est un roman de la violence colombienne, de la violence à Bogotá, d'une violence très circonscrite sur le plan contextuel, géographiquement et chronologiquement, il n'en reste pas moins une espèce d'histoire universelle de la peur et de la violence, dans laquelle se reconnaîtra le lecteur, ou dans laquelle il pourra lui aussi projeter ses peurs, sa propre peur archaïque de la violence⁷⁰. »

Bogotá, une ville marquée par la violence d'une Histoire tourmentée, puis par le terrible fléau des exécutions commanditées par les trafiquants de drogue – dont le personnage fictionnel de Ricardo Laverde est l'une des victimes dans *El ruido de las cosas al caer*⁷¹ –, Bogotá, l'une des rares capitales au monde dont le nom a donné naissance à un mot-valise, le « Bogotazo » (littéralement : « coup de Bogotá »), qui désigne la période tumultueuse de manifestations, de troubles et de répression qui suivit l'assassinat du leader libéral Jorge Eliécer Gaitán le 9 avril 1948, auquel Juan Gabriel Vásquez a consacré son dernier roman à ce jour, *La forma de las ruinas*. Un « Bogotazo », inauguré par une sorte de « magnicide » (puisque Gaitán était considéré comme le vainqueur probable des élections

67. Construit entre 1966 et 1969, et donnant sur le Parc Santander, l'immeuble Avianca, qui abrite les bureaux de la compagnie aérienne colombienne du même nom, était au moment de son inauguration le gratte-ciel de style international le plus haut d'Amérique du Sud (161 mètres). Il souffrit un important incendie le 23 juillet 1973, année de la naissance de Juan Gabriel Vásquez.

68. TOUS Carlos, dans le présent ouvrage (nous traduisons).

69. Voir BENMILLOUD Karim et TOUS Carlos, « Entrevista a Juan Gabriel Vásquez (Montpellier 2013) », université Montpellier Paul-Valéry – Montpellier (Saint-Charles), 7 juin 2013 (entretien publié sur Youtube le 27 août 2015, nous traduisons). URL : <https://www.youtube.com/watch?v=84V0tLDnNvI> (consulté le 23 novembre 2016). Dans l'entretien en espagnol, Juan Gabriel Vásquez dit : « *los lugares en los que crecimos son lugares que creemos conocer, creemos que no tienen ningún misterio para nosotros, creemos que están absolutamente claros y definidos y en algún momento nos damos cuenta que no es así, de que hay secretos en el pasado de los países [...], de que a dos calles del lugar donde nacimos sucedieron cosas horribles y nadie nos habló nunca de eso. Nuestro ambiente en el que crecimos de manera tan protegida de repente se vuelve un lugar hostil*. »

70. PITOIS PALLARES Véronique, dans le présent ouvrage (nous traduisons).

71. Dans *Le Nouvel Observateur*, à la question « Il y a des éléments autobiographiques dans le livre ? », Juan Gabriel Vásquez répond justement à propos de cette scène : « Autobiographique, dans le sens où c'est un roman construit avec mes peurs. La fusillade que je décris est arrivée à un ami. C'est un roman construit avec tout ce que je détesterais voir m'arriver » (JACOB Didier, art. cité).

présidentielles qui devaient se tenir en juin 1950), qui a lui-même ouvert sur une longue et tragique période connue en Colombie sous le nom de « La Violencia » (La Violence), de 1948 à 1958. Comme le résume parfaitement l'auteur lui-même : « Ce qu'on constate c'est que la violence accompagne, et d'une certaine façon rythme, notre histoire. Hier les guerres civiles et le bogotazo, aujourd'hui les guérillas, les paramilitaires, les crimes d'état, les narcos⁷². »

Et si, à la différence du grand roman latino-américain du « Boom », le roman colombien tarde à se tourner vers la ville – avec notamment *Sin remedio* (*Un mal sans remède*⁷³) publié en 1984 par Antonio Caballero – et, à trois exceptions notables près – *Leopardo al sol* de Laura Restrepo en 1993, *La Virgen de los sicarios* de Fernando Vallejo en 1994, *Cartas cruzadas* de Darío Jaramillo en 1995 –, s'il tarde également à aborder la question du narcotrafic, force est de constater au contraire le rôle essentiel de la ville, Bogotá, dans l'œuvre de Juan Gabriel Vásquez, ainsi que la volonté qui est la sienne d'y observer les ravages du trafic de drogue, durant ce que l'on a également appelé « *los años del terrorismo* » (les années du terrorisme)⁷⁴ ou du « *narcoterrorismo* » (narcoterrorisme), marquées par l'ombre menaçante du chef du cartel de Medellín, Pablo Escobar (1949-1993), de sinistre mémoire. À l'instar de deux autres auteurs colombiens, Héctor Abad Faciolince, qui publie en 2006 *El olvido que seremos* (*L'oubli que nous serons*), et Evelio Rosero, qui publie la même année *Los ejércitos* (*Les armées*), Vásquez, qui a vingt ans en 1993, l'année où meurt Pablo Escobar⁷⁵, n'aborde la question du narco-terrorisme dans son œuvre qu'en 2011, soit plus de quinze ans après qu'il a quitté sa Colombie natale. Une longue période de décanation, qui était sans doute nécessaire au traitement d'une question brûlante, qui a à ce point meurtri le pays tout entier.

Chez Juan Gabriel Vásquez, partout dans la capitale colombienne, mais aussi dans la mémoire de ses habitants, se lisent donc les traces – jamais totalement effacées – des meurtres qui y ont été commis, et le souvenir des corps qui s'affaissent sur eux-mêmes, soudain rattrapés par une force de gravité

72. RABÍ Alonso, « Juan Gabriel Vásquez: la novela que nació de un hueso perforado », art. cité (nous traduisons).

73. CABALLERO, Antonio, *Un mal sans remède*, Paris, Éd. Belfond, 2009 (trad. Jean-Marie Saint-Lu). Il a fallu attendre plus de vingt-cinq ans pour que ce roman majeur soit enfin traduit en français.

74. Juan Gabriel Vásquez rappelle volontiers que le roman *El ruido de las cosas al caer* a été écrit à Barcelone au cours des années 2007, 2008 et 2009, soit une période encore profondément marquée par les attentats du 11 septembre 2001 à New York et par les attentats du 11 mars 2004 à Madrid (voir BENMILOUD Karim et TOUTS Carlos, « Entrevista a Juan Gabriel Vásquez », 7 juin 2013, entretien cité).

75. Sur l'importance de cette année 1993 dans la biographie de Juan Gabriel Vásquez, voir par exemple : « *JPB*: En La forma de las ruinas, se cuenta la anécdota de cuando salvaste tu vida de una bomba puesta por el cartel de Medellín en 1993, y también se repite mucho la idea de que para comprender la conducta de alguien hay que indagar cómo era el mundo a sus veinte años./JGV: Esa frase no es mía, sino de Napoleón. No creo que esa bomba de la que me salvé por segundos me haya convertido en novelista, no. Pero sí creo que todo lo vivido ese año de 1993 tiene mucho que ver con mis obsesiones y mis demonios: con las cosas sobre las cuales escribo. Fue un año de recrudescimiento del narcoterrorismo, y nos marcó a todos. De ese año, igual que de otras memorias dispersas, salió El ruido de las cosas al caer » (BERTAZZA Juan Pablo, « Los conspiradores [La forma de las ruinas] », *Página 12*, Buenos Aires [Argentine], 21 de febrero de 2016 : <https://www.pagina12.com.ar/diario/suplementos/libros/10-5789-2016-02-22.html> [consulté le 3 décembre 2016]).

fatale. Comme l'écrit joliment Philippe Lançon dans « Les ailes coupées de la Colombie », l'article qu'il consacre à *El ruido de las cosas al caer* lors de sa parution en français, et qu'il publie dans le quotidien *Libération* en 2012, « le bruit des choses qui tombent est effrayant car il n'en finit pas. [...] Le nouveau roman du Colombien Juan Gabriel Vásquez est le livre des chutes. Certaines sont lentes, d'autres rapides. Le bruit qu'elles font est d'abord celui des avions. C'est ensuite celui des corps. C'est enfin celui des consciences⁷⁶ ». Aux avions près (c'est alors plutôt une voiture qui sera menacée de chute... dans un ravin⁷⁷), cette phrase de Philippe Lançon, une fois encore, s'appliquera parfaitement au roman suivant, *Las reputaciones*, où nous avons quant à nous tenté de montrer dans ce volume que chutes, décapitations et magnicides symboliques s'entretissaient pour dessiner un destin inéluctable à nombre de personnages-clé du roman. En ce sens, l'œuvre romanesque de Vásquez ressortit bien à « ce nouveau domaine de la discipline archéologique appelé *forensic archaeology* dans les pays anglo-saxons⁷⁸ », qui, de façon métaphorique, fait du romancier une sorte de médecin légiste appelé à disséquer les corps de victimes au destin *exemplaire*.

Joseph Conrad constitue bien sûr une autre boussole de l'écrivain colombien, qui, comme le rappelle Jasper Vervaeke ici-même, déclare avoir lu *Au cœur des ténèbres* (*Heart of Darkness*, 1899) au moins une dizaine de fois. Un Conrad qu'on retrouve partout chez Vásquez, depuis le Konrad Deresser de *Los informantes*, en qui il est bien sûr déjà permis de voir un fantôme de l'écrivain polonais de langue anglaise Joseph Conrad (puisque le K. de Conrad rappelle ici que Conrad est en fait le pseudonyme de Teodor Józef Konrad Korzeniowski), jusqu'au roman *Historia secreta de Costaguana* – dans lequel Juan Gabriel Vásquez met en scène un dialogue critique fécond avec l'auteur d'*Au cœur des ténèbres* –, en passant, bien sûr, par la biographie que Vásquez publie chez Panamericana, *Joseph Conrad. El hombre de ninguna parte*, en 2004 – qui est elle-même, et cela ne s'invente pas, une commande d'un éditeur colombien nommé... Conrado Zuluaga! Comme l'écrit Kristine Vanden Berghe, « roman sur un roman, *Histoire secrète de Costaguana* [...] reconstruit, sur un mode fictionnel, l'histoire de la création de *Nostromo*, livre que Joseph Conrad publia en 1904 et qui, chez Vásquez, devient l'histoire de la naissance de la République de Panama et de sa séparation de la Colombie. Le choix du dialogue avec Conrad est significatif : l'écrivain colombien voit en lui un prédécesseur important et non reconnu du nouveau roman latino-américain⁷⁹ ». Comme le souligne Julio Zárate à son tour, « *Historia secreta de Costaguana* reprend dans la fiction l'histoire d'un pays inventé par Conrad [Costaguana], que Vásquez récupère pour créer une autre fiction qui met en question les vérités littéraires de Conrad [...]. *Nostromo* et Conrad sont fondamentaux pour *Historia secreta*

76. LANÇON Philippe, « Les ailes coupées de la Colombie », art. cité.

77. Voir BENMILOU Karim, « Portraits du caricaturiste dans *Las reputaciones* de Juan Gabriel Vásquez », dans le présent volume.

78. OLIVIER Laurent, art. cité, p. 25.

79. VANDEN BERGUE Kristine, art. cité, p. 4.

de *Costaguana*; mais aussi *La flèche d'or* [le roman de Conrad qui date de 1918-1920], et même les différentes biographies de l'auteur polonais, en particulier celle de Gérard Jean-Aubry. La richesse du roman de Juan Gabriel Vásquez s'appuie sur l'interchangeabilité des versions, des vérités et des fictions⁸⁰.

De ces écritures ou de ces réécritures successives, tantôt sérieuses, tantôt plus ouvertement parodiques, naît donc un univers romanesque où le tragique n'est – heureusement – pas la seule modalité de « représentation ». D'où, comme le relève justement un personnage de *Historia secreta de Costaguana*, « le caractère tragicomique de notre histoire colombienne, création de dramaturges médiocres, fabrication de metteurs en scène négligents, production de producteurs peu scrupuleux⁸¹ ». Et le même de conclure juste après, « La Colombie est une pièce en cinq actes que quelqu'un a voulu écrire en vers classiques, mais s'est révélée n'être composée que dans une prose grossière, jouée par des acteurs aux gestes boursoufflés et à la diction lamentable⁸² », en une formule qui semble parodier Shakespeare⁸³. Un pays, pourtant, tout entier traversé par un furieux désir de poésie, dont témoignent les destins des poètes José Asunción Silva (1865-1896) – encore un suicidé! – ou León de Greiff (1895-1976), dont les œuvres sont particulièrement prisées par Juan Gabriel Vásquez, qui fait d'ailleurs dire à Altamirano dans *Historia secreta de Costaguana* que la Colombie est un pays « où tout le monde [...] est poète, et celui qui ne l'est pas est orateur⁸⁴ ». Un Juan Gabriel Vásquez qui avoue en ces termes sa propre passion pour la poésie : « J'ai une conception poétique de l'écriture des romans. Pour moi, la valeur suprême d'un paragraphe est la façon dont il pourra résonner. La façon dont résonne la prose, c'est cela qui me dicte ce qui va se passer dans le roman. La valeur suprême est l'euphonie⁸⁵... » Et d'ajouter : « Héctor Abad Faciolince, un écrivain colombien que j'admire beaucoup, a été le premier à remarquer que le titre *El ruido de las cosas al caer* est un vers hendécasyllabe. Et cela n'est pas anodin. Les langues ont des rythmes qui leur sont propres, et leur poésie classique est généralement écrite dans ces rythmes. [...] En espagnol, nos mesures naturelles sont l'octosyllabe et l'hendécasyllabe, et c'est pour cela qu'il n'est pas fortuit que le titre soit un hendécasyllabe. *Historia secreta de Costaguana* est un autre hendécasyllabe⁸⁶. »

80. ZÁRATE Julio, dans le présent ouvrage (nous traduisons).

81. VÁSQUEZ Juan Gabriel, *Historia secreta de Costaguana*, Madrid, Alfaguara, 2007, p. 37 (nous traduisons).

82. *Ibid.*

83. Cet énoncé peut rappeler par exemple la fameuse phrase tirée de Shakespeare : « La vie est une ombre qui marche, un pauvre acteur qui se pavane et se trémousse une heure en scène, puis que l'on cesse d'entendre » (SHAKESPEARE William, *Macbeth* : acte V, sc. 5).

84. VÁSQUEZ Juan Gabriel, *Historia secreta de Costaguana*, op. cit., p. 124 (nous traduisons).

85. DE MAESENEER Rita et VERVAEKE Jasper, « *Un fósforo en la oscuridad. Conversación con Juan Gabriel Vásquez* », art. cité, p. 211 (nous traduisons). Le texte original en espagnol dit : « *Tengo una concepción poética de la escritura de novelas. Para mí el valor supremo en un párrafo es cómo suena. Cómo suena la prosa, es lo que me dicta lo que pasa en la novela. El valor supremo es la eufonía.* »

86. DE MAESENEER Rita et VERVAEKE Jasper, « *Un fósforo en la oscuridad* », art. cité, p. 212 (nous traduisons). En espagnol : « *Héctor Abad Faciolince, un escritor colombiano a quien admiro mucho, fue el primero en notar que El ruido de las cosas al caer es un verso endecasílabo. Y esto no es banal. Las*

Il y a, en outre, chez Juan Gabriel Vásquez, des schèmes ou des myèmes récurrents, qu'on retrouve d'un livre à l'autre, avec des variations ou des nuances infiniment subtiles : ainsi en va-t-il, pour prendre un seul exemple, de la relation ou du conflit père/fils, dont on découvre maintes déclinaisons dans les ouvrages du Colombien. Cette relation est ainsi illustrée par Gabriel Santoro père et Gabriel Santoro fils dans *Los informantes* (sur un mode conflictuel particulièrement exacerbé), Miguel Altamirano et son fils José Altamirano dans *Historia secreta de Costaguana*, Julio et Ricardo Laverde dans *El ruido de las cosas al caer* (dont l'opposition se fonde sur le fait que là où le père, Julio, ne jure que par la prévision et le calcul, le fils, Ricardo, « ne croit pas au futur », comme le montre parfaitement Raphaël Estève dans son article), Pedro León Valencia (le directeur du journal *El Independiente*) et son fils Rodrigo (qui lui succède à la tête du journal) dans *Las reputaciones*, etc.

Un Gabriel Santoro père, pour en revenir à *Los informantes*, qui, comme le résume Christian Wehr, « se met en scène en Démosthène moderne pour dissimuler un secret de sa biographie et sauver sa réputation », soit une stratégie qui, toutes choses égales par ailleurs, pourrait finalement s'appliquer mot pour mot au roman *Las reputaciones*, publié dix ans plus tard, dans lequel Javier Mallarino, le caricaturiste de presse, a lui aussi une faute sur la conscience et prend le risque de voir sa « réputation » entachée (réputation qui, avec celle de sa victime, donne bien sûr son titre au roman). De la relation père/fils dans *Los informantes* (et des éventuelles traces autobiographiques qu'on peut y déceler en filigrane), Juan Gabriel Vásquez avoue ainsi lui-même : « le livre parle d'une relation filiale très tendue et je suis sûr que [mon père] a reconnu quelques-uns de nos conflits car c'était, à un certain niveau, de l'exorcisme. Je trouve que la relation père-fils est la métaphore parfaite du conflit historique. Qu'est-ce que cela signifie ? Schématiquement, le fils reproche toujours au père de ne pas avoir fait certaines choses, tandis que le père reproche toujours au fils ce qu'il a fait avec le monde qu'il a reçu. C'est un sujet classique, la tragédie grecque adore par exemple l'idée du père comme objet obscur, avec un passé obscur. *Historia secreta de Costaguana* commence aussi comme cela : par un fils qui cherche le mystère de la vie de son père⁸⁷ ».

Ces déplacements infimes, ces micro-variations et ces dédoublements en cascade, réjouiront les lecteurs les plus attentifs de Juan Gabriel Vásquez, autant qu'ils ont stimulé les contributeurs de cet ouvrage. Puissent-ils les uns et les autres se retrouver grâce à ces pages.

Enfin, en plus de la riche actualité que nourrit, année après année, l'œuvre toujours en mouvement de Juan Gabriel Vásquez, (dont le dernier roman en date, *La forma de las ruinas*, vient d'être publié en français sous le titre *Le corps des ruines*) ce livre trouve une dernière justification, à savoir l'« Année France-

lenguas tienen ritmos que les son naturales, y su poesía clásica generalmente está escrita en estos ritmos. [...] En español, nuestras medidas naturales son el octosílabo y el endecasílabo, y por eso no es gratuito que el título sea un endecasílabo. Historia secreta de Costaguana es otro endecasílabo. »

87. BOISSON Pierre et RÉGY Stéphane, « Juan Gabriel Vásquez : Ma génération connaît le bruit des balles (entretien à Barcelone) », art. cité, p. 75.

Colombie 2017 », année croisée qui a vu la France mise à l'honneur en Colombie de décembre 2016 à juillet 2017, puis la Colombie mise à l'honneur en France, de juin à décembre 2017. Fruit des intenses échanges linguistiques, culturels et universitaires entre les deux pays, ce livre, sur un auteur colombien majeur de notre temps, se veut une contribution à une meilleure connaissance de la littérature colombienne en France, et au-delà.

Montpellier, le 3 octobre 2017.